

• *Versants*, Revue suisse des littératures romanes, Genève, Slatkine (diff. Honoré Champion, Paris), n°61 : 1/2014, « Penser le hasard et la nécessité ».

Christina Vogel, membre actif de nos *CSW*, a dirigé ce dossier proposé en trois versions, italienne, française, espagnole. Les huit articles sont tous réunis par une même thématique : « Penser le hasard et la nécessité ». Deux de ces articles, dont je rendrai compte, sont consacrés à Simone Weil, mais pour le plaisir et l'intérêt, je me permettrai de dire quelques mots des six autres.

Les deux premiers articles concernent Samuel Beckett et Henri Michaux. Marco Baschera, universitaire de Zürich, nous fait la surprise de convoquer le philosophe Kant pour prêter main forte au décodage astucieux de quelques-uns des trente-sept très courts poèmes de Samuel Beckett, intitulés *Mirlitonades*, où le hasard vient juste à point répondre par un sourire aux dures nécessités de l'existence.

Monica Tilea, universitaire de Craiova, voyage avec Michaux et son anti-journal *Ecuador*. Récit d'un voyage en Équateur qui déçoit constamment ses attentes pour s'emparer des impressions procurées par le hasard qui le détourne des découvertes extérieures et le fait revenir à lui-même.

Les deux interventions suivantes étudient le rôle du hasard dans l'œuvre de Valéry. Franz Johansson, universitaire de Paris Sorbonne, explique pourquoi Valéry rejette tous les projets d'écriture romanesque, historique qui sont des récits d'imagination toujours substituables, sans aucune légitimité rigoureuse, sans aucune garantie. Aussi Valéry veut-il produire des textes obéissant à une rigueur exclusivement formelle qui cependant construisent une œuvre ouverte. Chercher à maîtriser l'infinie variété des possibles pour rejoindre une forme de nécessité maîtrisant le hasard sera l'ambition de la poétique valéryenne.

Christina Vogel, pour parler du hasard chez Valéry, commence par une brillante comparaison entre le texte de Valéry « L'homme et la coquille » et l'essai de Jacques Monod *Le Hasard et la Nécessité*. Par une analyse enrichie de références linguistique et sémiotique, elle développe l'évolution de la notion de hasard dans l'œuvre de Valéry. Alors que dans les premiers *Cahiers* le hasard est cet obstacle révoltant qui rend impuissante toute tentative de compréhension de l'homme et du monde, quarante ans plus tard Valéry écrit : « Le Hasard est ingrédient positif et essentiel de la composition poétique. Le poète excite son hasard. »

Ioana Both, universitaire roumaine, analyse le roman *Arpièges* de l'auteur Dimitru Tsepeneag qui, après vingt ans d'exil en France comme dissident communiste, remporta enfin en Roumanie le prix de l'Union des Écrivains. Ce roman, le plus représentatif du mouvement littéraire onirique roumain s'octroie de la seule liberté laissée à une écriture cryptée par une contrainte volontairement

choisie. Jouant sur le mot *fuga* qui désigne la course, la fuite toujours manquée pour échapper à un univers concentrationnaire et la fugue, cette composition musicale qui obséda Jean-Sébastien Bach, il compose un onirisme surréaliste très postmoderne. Rêves d'évasion indéfiniment voués à l'échec et système de contraintes proposé par l'art de la fugue de Bach s'entrecroisent avec une grande virtuosité habilement explicités et judicieusement illustrés par des extraits.

Radu I. Petrescu, universitaire roumain, dénoue un étonnant poème du principal fondateur du mouvement Dada à Zürich, Tristan Tsara. Prélevé sur un ensemble de vingt-cinq poèmes publiés, ce poème *Salut Blanc Cristal* semble le fruit de pures associations libres lâchées au hasard et vouées au non-sens mais qui, soumis à une intense recherche, relève tout entier d'un antihazard. Ce poème est une énigme volontairement chiffrée, offerte à ses plus astucieux lecteurs, adeptes des mêmes jeux, qui ont le même goût du précipice et autant de virtuosité pour parler la langue Dada.

Nous nous attarderons désormais aux deux articles concernant Simone Weil.

Jamais titre n'a aussi bien convenu à l'article de Robert Chenavier : « Nécessité, "choix originel" et obéissance » (pp. 79-92), car on est vraiment au cœur de la philosophie de Simone Weil. En effet, comme dans sa perspective, la philosophie est « chose exclusivement en acte et pratique » (*OC VI 4*, p. 382) la pensée ne se sépare pas de la vie. L'auteur a l'excellente idée de prendre l'exemple de sa décision du départ de Marseille vers l'Amérique qui manifeste au mieux ce qu'il en est de sa position théorique sur la nécessité. Aussi réussit-il à interroger la pensée de Simone Weil à l'épreuve de sa vie.

Simone Weil a elle-même confié avec une parfaite assurance ce que peut être une vocation. Ce qu'on pourrait appeler un « choix originel », c'est éprouver une volonté prédéterminée pour ne pas dire prédestinée, d'orienter toute sa vie dans un sens décisif, comme répondre à un appel venu d'ailleurs, d'en haut et auquel il faut obéir. Dans cette disposition d'esprit, on comprend qu'il faille théoriquement dénouer les notions de nécessité et de liberté. Devoir reconnaître l'empire de la nécessité qui n'est pas d'un seul bloc mais exige une lecture du réel capable de différencier les niveaux susceptibles de nécessités spécifiques à chaque domaine. C'est ainsi admettre que le mal puisse se déployer à l'extrême sans que Dieu n'intervienne, laissant s'accomplir les pires catastrophes naturelles comme les atrocités humaines. Dans le domaine des phénomènes psychiques et sociaux, une nécessité rigoureuse rendra compte des comportements humains, excepté de cette pensée même de la nécessité et de ce détachement à l'égard de nos propres états mentaux qui justement exigent une part de liberté. Une solution est trouvée par Simone Weil qui est de librement consentir à la nécessité dans une obéissance parfaite. Certes, on ne peut que s'incliner devant le réel, on n'y peut rien changer sinon l'oppression faite aux hommes par les hommes eux-mêmes.

Une logique nouvelle doit reconnaître le monde de la réalité des faits, l'ordre du nécessaire et une autre réalité hors du monde, celle du bien. Il faut ainsi sortir du chaos, reposer la pensée et admettre l'idée d'un Dieu qui n'intervient pas et laisse le monde et les hommes être tels qu'ils sont.

Que la loi rigoureuse régisse la matière selon la force brutale mais qu'elle soit aussi cette matière obéissante à Dieu selon une logique qui dépasse nos possibilités et exige un autre ordre de réalité. Comprendre cette nécessité radicale, indifférente à la sensibilité humaine mais aussi manifestation de l'obéissance à Dieu, c'est admettre qu'il y a une réalité surnaturelle, énigme pour notre intelligence.

Une situation où on ne peut plus distinguer ce qui est décision d'une liberté et résultat d'une nécessité, c'est le moment où l'on peut ainsi agir librement sous la pression d'une nécessité intérieure. C'est ainsi que Simone Weil a une conception de la nécessité autre qu'un pur conditionnement mais comme une parfaite adéquation avec sa volonté propre. Cela se complique quand il n'y a plus convenance entre les circonstances et la finalité voulue de son existence. Quand on veut être au plus fort du danger, en pleine guerre, être au front, surtout pas à l'arrière et qu'on ne sait pas où aller dans ces circonstances très instables : rester en France si l'évolution de la situation le voudrait ou partir aux États-Unis avec ses parents et rejoindre son frère qui y est résident. Il s'agit de discerner comment elle pourrait répondre à son désir essentiel et faire ce que Dieu attend d'elle, être obéissante à sa volonté. Parce qu'elle est faite de cette folie d'obéissance, de cette passion pour l'obéissance à Dieu qui ne peut aucunement se signaler et qu'il faut découvrir, voire inventer. Il est crucifiant de devoir deviner dans une absence totale de repères. Simone Weil est laissée à elle-même quand elle doit choisir de quitter la France. Est-ce par lâcheté pour protéger sa vie ou ainsi suivre son désir de tout abandonner jusqu'à son être propre et vouloir ne plus vouloir ? Quand les conséquences de ce choix initial seront funestes puisque sa dernière tentative pour donner sa vie, son ultime projet est refusé, ce ne peut être que sa faute par manque d'attention. Ses occupations à Londres prouvent qu'elle s'est trompée, qu'elle a mal calculé et que c'est irréversible. Sa faute est irréparable. Partir n'était pas un acte pour répondre à un appel intérieur. C'était un véritable choix pris dans les ténèbres, avec le pauvre alibi qu'en sautant dans le vide, croire tout abandonner à Dieu alors qu'on est rattrapé par sa propre volonté. Reste l'obsession de sa faute, renoncer à son projet et obéir à ce qui lui est ordonné de faire, des travaux d'écriture au service de la France libre. Elle est « comme ça » c'est-à-dire qu'elle agit, emplie, soutenue par une volonté éclairée, sûre de ses objectifs, aller jusqu'au bout de soi-même jusqu'à s'anéantir, jusqu'à ne laisser place qu'à Dieu et ne savoir que se tendre, s'offrir en sacrifice, car son énergie est intacte qui ne veut que se donner, être utilisée pour une fin, la fin des fins, s'éteindre et disparaître en Dieu. Mais Dieu ne veut rien,

comprendre qu'il ne veut pas de cette volonté de sacrifice, ne veut pas de son projet tellement fou qu'elle veut en garder le secret. Elle est complètement enfermée dans son destin par une décision fatale. Elle ne peut qu'être inutile, c'est sa destinée mais aussi indocile alors qu'elle désirait surtout être obéissante, c'est-à-dire en accord avec le bien mais obéissante quand on est dans le noir complet c'est consentir à cette impasse radicale, exténuer enfin cette énergie qui ne peut qu'attendre, épuiser ses dernières forces, et garder cet amour pour Dieu jusqu'au bout comme un pari. (*Que Robert Chenavier me pardonne cette libre interprétation de son article*).

« Ne pas savoir "... de combien diffèrent l'essence du nécessaire et celle du bien", c'est proprement le crime de l'idolâtrie, et nous le commettons tous, constamment ; le plus grand des crimes. / Seul l'amour surnaturel contemple la nécessité nue. Elle cesse alors d'être un mal » (*OC VI 3*, p. 179) n'a pas dissuadé Massimiliano Marianelli d'affronter courageusement ce risque quand il propose le problème du hasard particulièrement délicat chez Simone Weil qui insiste si fortement sur la nécessité, mystère qu'elle a contemplé indéfiniment comme l'exige la méthode philosophique pour les problèmes insolubles (« Le hasard des événements », pp. 93-111).

Grâce à sa compréhension du hasard qui permet de desserrer l'impasse où bute l'intelligence, l'énigme peut donc se dénouer. Certes, il ne s'agit pas de toucher la distance entre le nécessaire et le bien, reconnue comme intangible mais de la saisir avant qu'elle ne s'installe pour déceler ce hasard originaire qui se glisse à l'intersection des deux ordres. Ne s'agit-il pas de débrouiller ainsi ce que Simone Weil elle-même désigne le « grand secret » ? (*OC VI 2* p. 492)

Ainsi l'auteur n'a pas voulu voir la nécessité nue et l'a recouverte de hasard, grâce à la théorie de la Décréation, pour préserver un peu de liberté pour l'homme et pour rendre cohérent ce renoncement de Dieu à être tout. Il conviendrait alors de distinguer deux sortes de nécessité, une nécessité rigoureuse qui concerne les faits séparément et une autre nécessité qui vaut cette fois pour l'ensemble des événements et qui exige un espace d'indétermination préalable pour la faire apparaître. Un espace où Dieu n'interviendrait pas, laissant un libre croisement des événements d'où naît la possibilité du mal. « Le mal est une condition de la dé-création » (*OC VI 2*, p. 366) Or si cette citation de S. Weil est bien réelle et vérifiable, la suite : « Le Bien est donc en ce monde toujours lié au hasard et certainement aussi au mal qui est condition de la Décréation » n'est plus une citation de S. Weil comme le souhaite par erreur l'auteur (p. 101, n. 19). Aussi peut-il justifier son idée que le hasard est lié à la théorie de la Décréation. (Remarquons que cette idée de décréation est assez symptomatique de la pensée de Simone Weil pour être relevée, mais trop peu développée pour être désignée comme une théorie.) Le hasard serait cet espace indéterminé, cet *apeiron* indis-

pensable pour faire exister la nécessité comme sa condition de possibilité. Ce hasard, grâce à Aristote et saint Thomas permet de dépasser Platon et grâce à la notion de convenance rend surtout possible de considérer la nécessité de deux points de vue : la nécessité où la création est pensée comme indépendante ontologiquement de Dieu, et une nécessité qui peut être travaillée par Dieu dans un espace chaotique, illimité, *apeiron* c'est-à-dire où intervient le hasard. Cette ouverture de la nécessité par le hasard entre Dieu et le monde, entre Dieu et la matière est indispensable pour le libre arbitre et un libre enchaînement des événements du hasard, ou, autrement dit, le « hasard des événements ».

En somme, c'est donc cet espace d'indétermination posé à l'intersection des deux dimensions du nécessaire et du bien qui est garant du libre arbitre. Malgré l'aide évoquée, pour sa démonstration, d'éminents weiliens, nous restons très intéressés mais non convaincus, toujours retenus par l'intransigeance et la radicalité de Simone Weil qui exigent cette nécessité nue. « Dieu veut tout ce qui se produit au même titre, non pas une certaine chose comme moyen et d'autres comme fins. De même il veut au même titre l'ensemble et les parties, chaque portion, chaque tranche, qu'on peut faire dans la réalité continue. Cela n'est représentable à l'intelligence humaine qu'en ces termes : il veut la nécessité. » (OC VI 2, p. 373)

Monique BROC-LAPEYRE

• *Simone Weil e l'amore per la città. Venezia terrena e celeste* [Simone Weil et l'amour pour la ville. Venise terrestre et céleste] a cura di Laura Guadagnin, con la collaborazione di Grazia Sterlocchi, Padoue, ed. Il Poligrafo, 2011, 250 p.

Pour lancer, en 2010, ce séminaire sur Simone Weil et la pensée de la différence, dont les organisatrices estiment qu'elle unit les approches éthique et politique, Laura Zanella, conseillère, à l'époque, à la *production culturelle* à la mairie de Venise sous le second mandat de Massimo Cacciari, a sollicité le talent de Grazia Sterlocchi et de Laura Guadagnin, qui ont misé sur les voies de la réflexion et de sa mise en application. Ces interventions sont le fruit de reconnaissances mutuelles, de volontés communes ou individuelles, du désir de chercher des antécédents, de bons résultats dans le domaine de la pensée de la différence et, à notre avis, d'une dette envers la philosophie.

Ce livre recueille donc les interventions effectuées au colloque de Venise par des femmes (et deux hommes) liées à l'atelier d'écriture *La Settima Stanza*, la Communauté *Diotima* de Vérone, et la municipalité. Elles vont de l'abstrait au concret, à partir de la poétique de la ville, racontée par Laura Guadagnin, et la philosophie de l'action comme intermédiaire ou *metaxù*, et passent par l'expérience de la pensée « enracinée dans l'épreuve du réel vécu sur sa propre peau » (Gabriella Fiori, p. 72). De là, le livre prend un nouveau départ, qui se détache